

# Réflexions sur les tendances actuelles de la recherche en relations internationales

Saul Friedländer et Raymond Cohen

Ces dernières années, les spécialistes de l'étude des relations internationales se sont divisés en deux camps; d'un côté les partisans de la méthode « traditionnelle », et de l'autre les partisans de la méthode « scientifique »<sup>1</sup>. Les membres du second groupe, qui adoptent l'optique des sciences sociales, s'efforcent d'axer leurs recherches sur les structures récurrentes plutôt que sur les cas particuliers, d'élaborer des théories interprétatives et de s'en remettre aux méthodes quantitatives pour les vérifier<sup>2</sup>. Au contraire les traditionalistes, adoptant une optique historique, soulignent la singularité des phénomènes relatifs aux relations internationales et mettent en doute la validité des techniques quantitatives. Les auteurs du présent article tiennent à indiquer d'emblée leur position en la matière : à leurs yeux, le souci de la théorie et des structures récurrentes est légitime et fructueux, mais les données quantitatives, tout en fournissant des indices parfaitement valables, doivent être replacées à côté d'autres types d'indices dans un cadre global qu'il appartient au jugement historique de délimiter en décidant ce qui est pertinent et ce qui ne l'est pas. En d'autres termes, il ne faut pas laisser la quantification circonscrire le champ des recherches ou déterminer les questions à poser. Rien ne permet d'affirmer que l'approche « scientifique » exige l'utilisation exclusive de données quantitatives<sup>3</sup>, quoiqu'elle nécessite sans aucun doute le respect de certaines normes de cohérence, de vérification expérimentale et d'objectivité.

Karl Deutsch distingue quatre phases dans l'évolution de l'étude des relations internationales : a) dès avant la première guerre mondiale, on a commencé à s'intéresser au droit international; b) de 1920 à 1940, avec l'ouverture des archives,

---

*Saul Friedländer est professeur des relations internationales et d'histoire et chef du Département des relations internationales à l'Université hébraïque, Jérusalem. Il enseigne également à l'Institut universitaire de hautes études internationales, Genève. Il est l'auteur de nombreux ouvrages dont Pius XII and the Third Reich (1964) ; Prelude to Dawnfall: Hitler and the United States, 1939-1941 (1965) ; Réflexions sur l'avenir d'Israël (1969) et L'antisémitisme nazi (1971).*

*Raymond Cohen est chargé de cours au Département des relations internationales à l'Université hébraïque, Jérusalem. Il prépare une thèse de doctorat sur « Threat perception in international politics ».*

l'accent a été mis sur l'histoire diplomatique; c) la période 1950-1970 a été éclectique, les chercheurs s'inspirant alors des conclusions et des méthodes des spécialistes des sciences sociales; d) aujourd'hui les théories rivales sont mises à l'épreuve de la recherche expérimentale<sup>4</sup>. La « troisième phase », si peu conforme aux goûts des traditionalistes, fut une période de grand enthousiasme au cours de laquelle l'étude des relations internationales s'est enrichie de toutes sortes de théories et de concepts intéressants provenant d'autres disciplines : théorie systémique, cybernétique, théorie de l'organisation, théorie de la connaissance, etc. Elle n'a toutefois pas permis d'élaborer un système théorique apte à expliquer tels ou tels problèmes spécifiques relatifs aux relations internationales<sup>5</sup>. On ne s'est en effet guère soucié alors de construire des théories en due forme<sup>6</sup>. Les études sur la prise des décisions de politique étrangère, sujet qui occupe manifestement une place centrale dans le domaine des relations internationales, gardaient le caractère d'exposés taxonomiques et descriptifs au lieu de viser à formuler une théorie explicative<sup>7</sup>. Lewis F. Richardson a bien tenté de construire une véritable théorie mathématique de la course aux armements, mais en se fondant exclusivement sur des modèles simples du type stimulus-réponse qui ne tenaient aucun compte des processus et des caractéristiques internes propres aux acteurs<sup>8</sup>, et les prévisions tirées de ses modèles ont été démenties par les faits. La théorie des jeux permet de donner au problème du choix rationnel, en cas de marchandage ou de conflit, une solution qui peut être exprimée en termes mathématiques, mais elle aussi sacrifie la précision de la description ou de la prévision à la cohésion de la structure logique<sup>9</sup>. S'il est vrai qu'il existe une analogie très générale entre certains types de jeux et les situations qui se présentent dans le domaine des relations internationales<sup>10</sup>, les postulats de rationalité parfaite, de fonctions de préférence immuables, de gamme limitée et connue de choix stratégiques, etc., ne peuvent s'appliquer à la plupart des situations conflictuelles. Comme le souligne Oran Young : « Il n'est pas difficile de construire des modèles fonctionnant de façon logique qui aient quelque rapport avec les phénomènes internationaux, mais personne n'en a construit jusqu'ici qui fournissent des prévisions tant soit peu remarquables par leur exactitude<sup>11</sup>. »

Sachant que, la plupart du temps, ce qu'on appelle la théorie est soit un élément d'emprunt — de sorte qu'elle n'est pas applicable en totalité — soit une construction simplifiée à l'excès, les chercheurs ont tendance « à abandonner la manipulation de divers systèmes conceptuels pour se consacrer plutôt à la vérification expérimentale de séries limitées de concepts<sup>12</sup> ». Quand on examine l'état actuel de l'étude des relations internationales, on est donc obligé de prendre pour thème les recherches en cours plutôt que les théories en elles-mêmes. Compte tenu de cette orientation d'ensemble, deux problèmes centraux se posent : Sur quel type de données la recherche doit-elle s'appuyer ? Et comment doit-on analyser ces données ? Le présent article aura pour fil conducteur l'examen de ces problèmes.

La recherche contemporaine utilise des données qu'on peut classer en quatre catégories : 1. Données sur les attributs de tel ou tel « décideur », État ou système; 2. Données événementielles sur différents types d'événements et d'actes; 3. Données tirées des communications des décideurs; 4. Données relatives à l'opinion publique<sup>13</sup>. Chacun de ces types de données est lié à des sources et à des techniques de traitement particulières.

1. Les chercheurs qui utilisent des données relatives aux attributs s'emploient à élucider le rapport de causalité entre les caractéristiques d'un organisme et son mode de comportement. Ils se sont orientés dans deux directions principales : étude des causes de la guerre, étude des facteurs aboutissant à l'intégration politique. Dans une étude diachronique sur les causes de la guerre, Singer analyse vingt-quatre attributs à trois niveaux différents (États, sous-systèmes et système international) entre 1816 et 1965. Il s'est jusqu'ici cantonné dans une analyse à deux variables (relation entre la variable dépendante — la guerre — et une variable indépendante quelconque. Parmi les variables indépendantes figurent des facteurs tels que la population, la production de fer et d'acier et les dépenses militaires, pour ce qui est des États, ainsi que divers attributs des systèmes comme la représentation diplomatique et la configuration des alliances. Singer évite de mettre à l'épreuve telle ou telle théorie afin de préserver le caractère « ouvert » de ses recherches. A ce jour, on peut retenir de ses conclusions : a) qu'il n'existe pas de seuil de pertes fixe au-delà duquel les États vaincus décident de capituler : dans 23 cas sur 50 lorsqu'ils ont abandonné la lutte, le nombre des tués et blessés était égal à 0,1 % de la population, tandis que dans beaucoup d'autres cas la proportion était inférieure à 0,01 %; b) que « la plupart des guerres internationales éclatent entre des pays qui non seulement sont voisins sur la carte, mais ont des attributs très semblables à de nombreux autres points de vue »<sup>14</sup>.

Choucri et North concentrent leur attention sur la période 1870-1914 et sur la phrase suivante : « Des taux de croissance démographique différents associés à des taux de développement technologique différents contribuent à créer un climat de concurrence internationale et donnent parfois naissance à des conflits dans la mesure où les ressources et les capacités des nations rivales sont très inégales. » Les trois principaux attributs pris en considération ici sont la population, les ressources et la technologie. Les facteurs des diverses équations opérationnelles s'additionnent. Au stade actuel, les conclusions de l'enquête sont notamment les suivantes : a) la variation de l'« intersection » (partie commune) des sphères d'intérêt des grandes puissances peut s'expliquer dans une proportion de 80 % par des modifications du budget de la défense et du degré d'acuité des conflits; b) contrairement aux autres puissances européennes, la Suède et les autres pays scandinaves ont tendance à « avoir recours au commerce plutôt qu'à l'expansion coloniale » en vue de satisfaire les besoins qui se font sentir »<sup>15</sup>.

L'analyse factorielle a également été utilisée pour étudier les causes de la guerre. Cette technique permet de grouper de très nombreuses variables en « grappes » ou en « facteurs de pondération » distincts et limités (*factor loadings*), et offre l'avantage de réduire le nombre des données de telle sorte qu'il soit possible de les manipuler commodément<sup>16</sup>. Cherchant, par cette méthode, à déterminer le lien entre les conflits ou l'instabilité internes et les conflits extérieurs, Tanter<sup>17</sup> et Rummel<sup>18</sup> n'ont décelé que des corrélations très faibles entre l'indice de la position qu'occupe une nation d'une part, dans l'ordre des attributs et de l'autre, dans l'ordre des comportements — c'est-à-dire notamment en matière de conflits<sup>19</sup>.

Dans le domaine des études sur l'intégration — domaine si vaste aujourd'hui qu'il constitue presque une discipline particulière à lui seul — les méthodes dont on vient de parler (analyse à deux variables et analyse factorielle) ont servi à mener des recherches pour identifier les conditions favorables au succès de l'intégration politique. Karl Deutsch a fait œuvre de pionnier en s'attachant à mettre en rapport les progrès de l'intégration, ou son absence, avec les formes de communication telles que le tourisme, les transactions économiques, les échanges d'étudiants, les liaisons postales, etc.<sup>20</sup>. Il a ainsi émis l'idée que l'intégration de l'Europe occidentale est compromise par une diminution du rythme de développement de divers courants de communication<sup>21</sup>. La thèse de l'existence d'un processus de « politisation » — situation dans laquelle des décisions technico-économiques à l'origine deviennent peu à peu plus controversables, ce qui élargit la sphère de compétence des organes politiques centraux de l'union économique — est soutenue par Haas et Schmitter, pour qui cette évolution est liée à la valeur élevée de neuf variables indépendantes, parmi lesquelles figurent l'importance des transactions entre les États membres, le degré de complémentarité des élites et la faculté d'adaptation des gouvernements à des problèmes imprévus<sup>22</sup>. Russett a eu recours à l'analyse factorielle pour tenter de délimiter les régions internationales en fonction de divers critères, et d'évaluer notamment leur aptitude à l'intégration politique<sup>23</sup>.

La plupart des travaux mentionnés dans cette section se fondent sur des hypothèses déterministes. Singer pose en principe que « les chercheurs doivent donner aux variables écologiques la priorité sur les variables relatives au comportement »<sup>24</sup>. Choucri et North estiment que « l'homme est façonné par son milieu physique dans une mesure beaucoup plus large que certains ne l'admettent »<sup>25</sup>. Haas et Schmitter parlent de « politisation automatique ». Sans contester que des facteurs très généraux comme la géographie, la population et la technologie imposent à long terme des limites à la liberté d'action de l'acteur, nous pensons pour notre part que les facteurs déterminants du système international sont essentiellement politiques : en d'autres termes ils ont trait à des éléments tels que les choix, les motivations, les perceptions et l'interaction humaine. Les facteurs écologiques n'agissent que dans la mesure où ils interviennent dans le processus politique ;

la déprivation joue un rôle uniquement dans la mesure où elle est reconnue comme telle par les décideurs. Aucune histoire de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle ne saurait faire abstraction de la contribution essentiellement politique apportée par un Bismarck en matière de guerre et de paix. L'intégration politique — on a pu le constater depuis longtemps — n'a rien d'automatique; des décisions politiques prises au plus haut niveau exercent une influence décisive sur son développement. Or si Haas et l'école néo-fonctionnaliste ne s'exposent pas à la critique sur ce point, des spécialistes tels que Singer, Deutsch, veulent considérer la guerre ou l'intégration comme des phénomènes fondamentalement naturels soumis à des régularités statistiques, au même titre que les maladies de cœur ou les tremblements de terre. Pour eux, les interactions et les délibérations politiques n'entrent pas en ligne de compte, pas plus que les configurations et les interactions humaines qui précèdent l'infarctus ou le tremblement de terre. Mais, contrairement aux phénomènes naturels, la guerre et l'intégration politique restent, en définitive, le fruit de décisions humaines, et l'on ne saurait ici subsumer la décision individuelle sous la tendance générale, comme la décision individuelle d'avoir des enfants est subsumée sous les statistiques démographiques. Chaque décision politique est du domaine de l'essence.

Les recherches de ce genre soulèvent aussi un autre problème : on oublie quelquefois que la corrélation statistique n'équivaut pas à une explication, et ne nous renseigne pas sur la direction du rapport de causalité<sup>26</sup>. Ainsi, Choucri et North ont observé qu'avant 1914, plus le budget de la défense britannique augmentait, plus largement les sphères d'intérêt du pays recoupaient celles des autres puissances. Sur ce point, il est tout aussi plausible de renverser le rapport de causalité. Singer constate que lors de conflits armés, certains pays ont capitulé à un moment où leurs pertes représentaient 0,1 % de la population totale, et d'autres quand cette proportion atteignait seulement 0,01 %. En revanche, Israël a remporté la victoire en 1948 alors qu'il avait perdu 1 % de sa population. Il est clair que les statistiques des pertes n'expliquent pas par elles-mêmes la capitulation et ne peuvent avoir de sens qu'en liaison avec une explication générale de la défaite ou de la victoire. Les corrélations statistiques peuvent nous apprendre quelque chose, mais elles doivent être accompagnées d'un exposé qualitatif des raisons de leur validité<sup>27</sup>. On voit mal cependant à quoi peut servir l'agrégation des statistiques de pertes au cours de toutes les guerres. Et c'est justement ce processus d'agrégation des données qui confère le caractère de truismes à la plupart des autres conclusions de Singer. Il n'est guère surprenant d'apprendre, par exemple, que les guerres sont particulièrement fréquentes entre des pays voisins sur la carte, et par conséquent, dirions-nous, proches par la culture. Se plaçant à un niveau de généralité élevé, Singer élimine toutes les conclusions qui ne sont pas d'une parfaite banalité; les circonstances particulières ne sont pas prises en considération, et elles ne pourraient d'ailleurs pas l'être. Prévoyant ce reproche, il précise qu'il laisse à d'autres le soin d'expliquer les causes de telle ou telle guerre<sup>28</sup>. Il semble sous-entendre que les

circonstances particulières ont une importance accessible, tandis que les facteurs généraux sont essentiels. Mais en bonne logique, il est tout aussi vraisemblable que le contraire soit vrai.

D'un point de vue plus technique, les recherches fondées sur l'analyse factorielle ont soulevé bon nombre de critiques, non parce que cette méthode serait à récriminer en elle-même — ce n'est après tout qu'un outil statistique — mais parce qu'on l'applique dans un domaine qui n'est pas réellement le sien. Alors qu'elle a une fonction essentiellement descriptive, du fait qu'elle permet de regrouper des variables, certains ont voulu en faire un instrument d'explication et de prédiction. En effet, nous dit-on, puisque la causalité n'est autre qu'une rencontre, on peut se servir de l'analyse factorielle pour discerner les causes. « En ce sens, le facteur 'autoritarisme' crée certaines attitudes, le facteur 'agitation' provoque des émeutes et le facteur 'urbanisation' accroît le nombre des votes en faveur des options libérales<sup>29</sup> ». Il s'agit là d'une erreur monumentale. Aux fins de l'analyse factorielle, l'« autoritarisme », l'« agitation » et l'« urbanisation » sont uniquement des termes employés pour désigner telle ou telle grappe de variables qui sont en corrélation les unes avec les autres; ce ne sont pas des entités logiquement distinctes pouvant être considérées comme le résultat de causes antérieures. Rummel, par exemple, distingue à l'aide de l'analyse factorielle parmi les variables de l'antagonisme interétatique trois grappes de relations dont l'une, la « dimension guerre », regroupe les variables suivantes : nombre de tués, accusations, menaces, action militaire et guerre<sup>30</sup>. Si l'on suit ce raisonnement, il apparaît alors que la guerre est la cause de la guerre ! Rummel prend manifestement pour des relations de cause à effet soit des tautologies, soit des absurdités. En outre, le nom qu'on attribue à chaque grappe de variables est entièrement subjectif et arbitraire : il pourrait être modifié à volonté<sup>31</sup>. Rummel a aussi une conception très étrange de ce que sont l'explication et la prévision. Expliquer, dit-il, « c'est simplement pouvoir prédire les phénomènes ou établir entre eux des rapports mathématiques. Expliquer que l'Empire romain s'est écroulé à cause des dissensions et de la corruption des mœurs, c'est dire que, si ces deux éléments coexistent dans un empire ayant les mêmes caractéristiques que l'Empire romain, ledit empire se désagrégera ou sera vaincu<sup>32</sup> ». En d'autres termes, expliquer, c'est prédire que des circonstances identiques produisent un résultat identique. On se demande si c'est tout à fait comme cela que Gibbon voyait les choses. La critique la plus modérée du mauvais usage de l'analyse factorielle est due à Oran Young : selon lui, Russett se livre à des « inductions de puriste : il collecte des données empiriques *comme s'il s'agissait là d'une fin en soi*, sans pousser assez loin l'analyse théorique pour déterminer des critères de sélection appropriés ». Or la découverte des régularités expérimentales, indique-t-il, ne peut faciliter l'explication qu'à postériori. « Mais, il est d'ordinaire possible de trouver de multiples 'explications' de cette façon, et rien ne permet d'en retenir certaines plutôt que d'autres<sup>33</sup>. »

2. Les chercheurs qui utilisent les données événementielles se proposent d'expliquer la conduite d'un acteur en fonction des réactions que provoque chez lui le comportement d'autres acteurs. Les données relatives aux événements sont recueillies au jour le jour dans des journaux comme le *New York times*. On les classe ensuite (parfois à l'aide d'un ordinateur) dans des catégories fixées à l'avance (acteurs, type d'action, date, etc.) et enfin on en établit une représentation graphique afin d'analyser les réseaux d'interaction entre les parties. McClelland, le premier à exposer et à pratiquer cette méthode, a entrepris une étude diachronique intitulée WEIS (World Event/Interaction Survey). Beaucoup de recherches récentes utilisant cette méthode ont trait au Moyen-Orient. McClelland, par exemple, a analysé notamment : a) le taux d'activité respectif des divers États du Moyen-Orient, et celui de l'ensemble de ces États; b) la proportion d'actes hostiles et d'actes amicaux dans les relations des États arabes et d'Israël avec les grandes puissances; c) l'évolution des manifestations d'hostilité dans le conflit entre Israël et les États arabes. Il est notamment parvenu aux conclusions suivantes : a) le Moyen-Orient est une région active; b) l'hostilité que les États arabes éprouvent envers les États-Unis et le Royaume-Uni est plus vive que celle qu'ils inspirent dans ces deux pays; c) les activités militaires sont fréquentes dans la région; d) l'acuité des conflits dans la région « s'est sensiblement accrue pendant la Guerre des six-jours en 1967 »; e) une guerre a été menée dans la région en 1969-1970<sup>34</sup>. Que de révélations !

D'autres, parmi lesquels Wakenfeld, ont employé la méthode de McClelland pour analyser les conflits au Moyen-Orient entre 1949 et 1967. Plus précisément, ils ont cherché à déceler et à classer par ordre d'importance les facteurs qui ont déterminé l'attitude de différents États de la région en matière de conflits extérieurs au cours de cette période. Leur principale conclusion est la suivante : « Les éléments de prévisions les plus importants du comportement de chaque État en matière de conflits extérieurs sont les comportements des autres États à son égard dans le même domaine. » Ainsi, « le principal facteur de l'hostilité d'Israël au cours d'un mois donné est l'hostilité active manifestée à son égard par l'Égypte... L'hostilité active de l'Égypte s'explique presque entièrement par l'hostilité qu'Israël manifeste à son égard par Israël. Il apparaît donc clairement que l'Égypte et Israël constituent un couple d'interaction conflictuelle<sup>35</sup> quand on considère les formes de conflit les moins ouvertes »<sup>36</sup>. C'est là une conclusion qui ne risque guère d'être mise en question<sup>37</sup>.

La première difficulté que soulève l'application de cette méthode est celle des sources. On suppose en effet que tout acte rapporté a nécessairement eu lieu et que les actes qui ont lieu sont en général rapportés. Burrowes signale que le *New York times* ou *Deadline data* (autre source d'information fréquemment utilisée) donnent des renseignements qui « d'une part, ne sont pas également représentatifs de l'ensemble des événements 'réels' qui se produisent dans un pays donné et, d'autre part, ne constituent pas un échantillon non biaisé prélevé dans tous les

pays du monde<sup>38</sup> ». De plus, les journaux les plus sérieux ne peuvent rapporter l'événement de façon plus fidèle que les agences de presse où ils puisent leurs informations. Lorsque ces agences sont placées sous la coupe des pouvoirs publics — comme elles le sont dans de nombreux pays — rien ne garantit qu'elles fourniront des informations exactes et complètes. Ainsi, une analyse de ce type n'aurait pas permis de donner une juste idée des crises survenues en 1938 et 1939 entre l'Allemagne d'une part, la Pologne et la Tchécoslovaquie d'autre part, puisque à cette époque le gouvernement allemand avait délibérément travesti les faits en vue d'accroître la tension.

En second lieu, si l'analyse des attributs a un caractère déterministe, celle des événements est *behavioural* (ce terme étant puisé dans un sens péjoratif, c'est-à-dire impliquant qu'on s'intéresse exclusivement à l'aspect extérieur des choses). L'une comme l'autre ne tient aucun compte du choix et des intentions des hommes, qui jouent un si grand rôle en politique. Comme Burns le souligne, la description du comportement ne porte « que sur les processus passifs et dérivés qui accompagnent et suivent nécessairement l'acte politique...<sup>39</sup> ». Des actes politiques comme les réunions de cabinet, les manœuvres des groupes d'intérêt, les consultations officieuses, les évaluations privées, les contacts intra-gouvernementaux de types divers ne peuvent être quantifiés. Il est simplement impossible d'établir une équivalence entre deux actes de ce genre du point de vue de leur influence sur le processus politique. De plus, la presse quotidienne ne rend pas compte fidèlement des faits de cette espèce, si tant est qu'elle en fasse mention. Le comportement politique — les « faits matériels » auxquels se rapporte la documentation que réunit McClelland — n'a pas de signification en lui-même. Les interactions entre deux États en conflit ne prennent de sens que dans le contexte du jeu stratégique sous-jacent. Il faut étudier le processus politique pour comprendre le comportement politique, et non l'inverse. McClelland le reconnaît d'ailleurs implicitement sans en tirer les leçons méthodologiques quand, à propos d'une des crises relatives à Quemoy et Matsu, il note que les Chinois ont cessé leurs tirs d'artillerie lorsque les États-Unis ont commencé à escorter les navires de la Chine nationaliste approvisionnant Quemoy, et ajoute : « Nous sommes tentés d'avancer une explication qui va au-delà des données disponibles en disant que la Chine continentale a réagi à l'initiative américaine en suspendant ses opérations afin de rassembler d'autres indices lui permettant de mieux comprendre la portée de cette initiative<sup>40</sup>. » Mais il semble évident que c'est seulement en « allant au-delà des données disponibles » qu'il est possible d'expliquer tel ou tel acte de façon intelligible : et c'est bien là ce que McClelland est amené à faire. Si les conclusions auxquelles aboutissent ces études des événements et des interactions ont le caractère de truismes (qui pourrait le nier ?), c'est parce qu'elles ne prennent en considération que les réalités extérieures. Il arrive qu'on ait besoin de recenser et de classer les faits de manière systématique ; mais cela ne peut servir qu'à compléter et non à remplacer l'analyse raisonnée des processus politiques.



3. La troisième méthode utilise les données tirées des messages des individus. L'analyse de contenu, ensemble de techniques qui jouent un rôle central pour ceux qui adoptent cette approche, « vise à déduire les intentions et les caractéristiques des émetteurs des messages de l'examen de ceux-ci »<sup>41</sup>. Les premières études menées dans ce domaine ont été entreprises par des spécialistes dont beaucoup travaillaient ou avaient travaillé à l'Université Stanford, dans le cadre de recherches relatives aux antagonismes et aux crises portant notamment sur les six semaines qui ont précédé la première guerre mondiale<sup>42</sup>, et fondées sur les documents diplomatiques des grandes puissances relatives à la période comprise entre le 27 juin et le 4 août 1914. Les documents furent d'abord codés en fonction des catégories pertinentes (sujet et objet de la perception, attitude exprimée), ce qui permit de répertorier plus de 5 000 perceptions cognitives et affectives. Ensuite, selon l'hypothèse à vérifier, on a eu recours à diverses formes d'analyse telles que les suivantes : a) dénombrement de la fréquence des thèmes; b) mesures faites à l'aide d'échelles d'intensité; c) analyse des corrélations entre les perceptions et divers types de données concernant les attributs ou les événements.

Une première étude utilise le dénombrement de la fréquence des thèmes pour vérifier deux hypothèses de base sur les relations entre la perception des menaces et celle du rapport de puissance dans les crises internationales. Dans les trois mille documents examinés, il est apparu que les perceptions de l'hostilité étaient exprimées quatre fois plus souvent que celles du rapport de puissance-capacité, d'où cette conclusion : « Si l'inquiétude, la peur, les perceptions de la menace ou du préjudice sont suffisamment vives, la perception de son infériorité n'empêchera pas une nation d'entrer en guerre<sup>43</sup>. »

A la suite de cette première tentative, les chercheurs, comprenant que le dénombrement des fréquences ne pouvait suffire, ont soumis les documents à un nouvel examen et les ont classés sur une échelle allant de 1 à 9 selon l'intensité de certaines perceptions (hostilité, sentiments amicaux, frustration, satisfaction, désir de modifier le *statu quo*, etc.), et les résultats ont été groupés en douze phases. On a constaté qu'au moment où ils prenaient des décisions cruciales les responsables se sentaient menacés<sup>44</sup>. Une étude connexe a confirmé en partie les hypothèses selon lesquelles l'expression de l'hostilité est liée à sa perception initiale. La corrélation a été étudiée pour différents intervalles de temps<sup>45</sup>.

Étendant leurs recherches à des données événementielles (relatives aux mobilisations nationales), les responsables du projet ont ensuite examiné l'engrenage des menaces et des contre-menaces précédant le déclenchement de la guerre. Il est apparu que la variance de l'hostilité était liée en grande partie — mais non en totalité, loin de là — à la mobilisation. Constatant que l'hostilité s'accroissait régulièrement avant qu'aucune mesure de mobilisation n'ait été appliquée, on a conclu qu'au début de la crise les décideurs réagissaient aux menaces verbales et aux initiatives diplomatiques plutôt qu'aux mouvements de troupes<sup>46</sup>. Et en élargissant la gamme des données prises en considération pour y inclure tous les événements

de caractère militaire, on constate que si les réactions de la Triple Entente étaient proportionnées aux stimuli, celles de la Duplice étaient d'une violence excessive; autrement dit celle-ci exagérerait la gravité de la menace. Une corrélation put également être établie entre les données financières (cours des valeurs mobilières, opérations sur l'or, taux d'intérêt, opération à terme) sur les marchandises et les perceptions de l'hostilité, ce qui donnait à penser que l'effondrement virtuel des prix en juillet 1914 était très vraisemblablement dû à la situation internationale<sup>47</sup>. Enfin, le groupe de Stanford a ensuite fait des recherches sur la crise de Cuba (1962)<sup>48</sup> qu'il a aussi comparée avec celle de 1914<sup>49</sup>.

Certains spécialistes accordent une grande valeur à l'analyse de contenu en tant que moyen de mesurer de façon rigoureuse les caractéristiques des communications, mais d'autres l'ont sévèrement critiquée à plusieurs titres. Il a été souligné que la fréquence de l'apparition d'un thème n'est pas toujours un indice de son importance. Certaines choses sont si évidentes qu'on les passe sous silence. En outre, cette analyse ne donne aucune indication sur les influences et les attitudes que met effectivement en jeu le processus de prise des décisions<sup>50</sup>. Par exemple, l'étude des textes publiés ne permettrait pas à elle seule de mesurer exactement l'influence du souvenir de l'holocauste nazi sur les dirigeants israéliens en 1967, pour une raison bien simple : les autorités avaient donné pour instruction que ce sujet ne soit pas mentionné, afin d'éviter d'alarmer l'opinion. En outre, les messages varient selon le public ou le contexte; celui qui les émet ne dit pas toujours ce qu'il pense; la source peut être sélective, il arrive que des communications importantes ne soient pas transmises, ni oralement ni par écrit<sup>51</sup>. George signale que ceux qui analysent la propagande ne peuvent supposer constante la relation entre le contenu et la perception, puisque le propagandiste veut obtenir un certain effet. Ils sont donc amenés à formuler une série de conclusions fondées sur certaines hypothèses touchant la stratégie du propagandiste, les principes généraux dont il s'inspire et l'effet qu'il compte produire sur le public auquel il s'adresse. Tous ces facteurs peuvent également se modifier au cours de l'analyse, ce qui complique encore les choses<sup>52</sup>.

L'analyse du contenu — les études du groupe de Stanford le montrent bien — a pour base le modèle stimulus-réponse de Skinner; selon cette théorie, une perception donnée engendre une communication donnée. Un tel modèle n'est sans doute pas valable dans le domaine des relations internationales, en partie pour les raisons que donne George, mais aussi parce qu'il place dans une « boîte noire », pour ainsi dire les processus intermédiaires aboutissant aux décisions, alors que le rôle de ces processus est capital. Refusant d'admettre que le modèle stimulus-réponse soit applicable à l'apprentissage de la langue, Chomsky déclare : « Il est naturel de penser que, pour prédire le comportement d'un organisme (ou d'une machine) complexe, on devra connaître non seulement les stimulants extérieurs, mais aussi la structure interne de cet organisme et la façon dont il traite les données d'entrée et dont il organise son propre comportement<sup>53</sup>. » Prenons un

exemple historique concret dans les années trente : la Grande-Bretagne et la France réagirent à une série d'initiatives nazies (en 1933, 1935, 1936 et 1938) en adoptant une attitude conciliante à l'égard de l'Allemagne, dans l'espoir que celle-ci, en retour, ferait preuve de modération. Et loin de tirer les leçons de leurs échecs répétés, comme l'aurait voulu la théorie du renforcement résultant du processus stimulus-réponse, la Grande-Bretagne et la France persévérèrent dans une politique inefficace et discréditée. On ne peut expliquer cette attitude que par des facteurs psychologiques internes — remords engendré par le Traité de Versailles, dégoût de la guerre, refus d'admettre des réalités pénibles, etc.

En fin de compte, il nous semble douteux qu'il vaille la peine de consacrer à l'analyse de contenu, sous la forme complexe que lui donne l'« École de Stanford », le temps, le travail et les fonds qu'elle exige. En revanche, si on la considère comme un procédé simple permettant de déterminer la fréquence relative de différents thèmes dans la presse ou les messages de tel ou tel décideur, il est clair qu'elle complétera utilement les méthodes d'analyse documentaire plus classiques<sup>54</sup>. D'ailleurs, certains signes semblent montrer que de fervents adeptes de l'analyse de contenu en viennent eux-mêmes à cette conclusion. Holsti par exemple, qui s'était abondamment servi de ce procédé pour traiter des idées et des attitudes de John Foster Dulles au sujet de l'Union soviétique<sup>55</sup>, est revenu aux méthodes qualitatives classiques dans une étude d'ensemble de l'action du secrétaire d'État américain, dont la valeur paraît plus grande<sup>56</sup>.

4. Enfin, la technique des sondages d'opinion est assez bien connue pour qu'il soit superflu de la présenter ici. Quelles que soient leurs limitations, les enquêtes de ce genre ont un intérêt qui est aujourd'hui généralement admis. Ce que nous devons nous demander, c'est si l'étude des relations internationales peut en tirer parti. Plusieurs centaines d'enquêtes ont été menées sur l'attitude du public à l'égard de diverses questions de politique étrangère, et en particulier au sujet des Nations Unies<sup>57</sup>. Certaines ont essayé de lier les attitudes à la personnalité ou aux attributs sociaux et d'autres de déceler l'incidence des événements internationaux sur les attitudes globales. Mais aucune n'a élucidé le problème de l'influence de l'opinion publique sur la détermination de la politique étrangère ou sur le comportement international<sup>58</sup>. Et d'ailleurs, en bonne logique, elles ne pouvaient le faire, puisqu'il aurait fallu pour cela analyser la politique étrangère et non l'opinion publique. Une suggestion théorique intéressante a été faite, il est vrai, au sujet des conditions dans lesquelles l'opinion publique serait en mesure d'encourager efficacement les décideurs à accroître l'intégration régionale<sup>59</sup>. Mais là encore, il faudrait, en vue de vérifier cette hypothèse, étudier, plutôt que l'opinion publique en elle-même, les réactions qu'elle suscite chez les décideurs. On s'apercevrait peut-être alors que ce ne sont pas les sondages au sens « objectif » du terme qui influencent le comportement, mais la perception subjective de l'opinion publique (déformée par les préférences de l'observateur). Comme il est apparu au Royaume-Uni avant

l'entrée de ce pays dans la CEE, les décideurs ont toutes sortes de moyens d'interpréter les sondages dans le sens qui leur convient. Même si l'opinion est nettement hostile, ils peuvent toujours faire valoir que « la population changera d'avis » une fois le pas décisif franchi. Et chacun sait qu'on peut aussi bien opter pour un modèle d'influence « descendante », où les élites façonnent l'opinion, que pour le modèle inverse, où l'opinion détermine les vues de l'élite. Tout cela n'empêche nullement les sondages de fournir des informations fort utiles qui peuvent même jouer un grand rôle dans les polémiques relatives aux décisions de politique générale. Nos arguments montrent bien cependant que ces renseignements ont inévitablement une valeur limitée lorsqu'il s'agit d'expliquer les phénomènes qui concernent les relations internationales.

Quelles sont les insuffisances communes à toutes les méthodes que nous avons examinées ? Tout d'abord, une technique, quelle qu'elle soit, n'est fructueuse que si elle est employée aux fins pour lesquelles elle a été conçue. Ce n'est pas la faute des sondages d'opinion, de l'analyse factorielle ou de l'analyse de contenu — qui sont des techniques essentiellement descriptives — si l'on prétend leur faire remplir des tâches pour lesquelles elles ne sont pas faites. Or ceux qui s'en servent ont tendance, nous semble-t-il, à définir le sujet à étudier en fonction de leurs compétences spéciales au lieu d'adapter leurs compétences au sujet. En outre, de graves problèmes pratiques se posent parfois pour la raison bien simple que les données nécessaires à l'utilisation de ces techniques ne sont pas disponibles dans le domaine des relations internationales. Les chercheurs ont donc été amenés — pour parler sans ambages — à fabriquer leurs données de toutes pièces comme l'indique Burrowes : « Le désir d'avoir recours à des instruments d'analyse d'une puissance bien connue a obligé les chercheurs à interpréter leurs données numériquement même lorsqu'il s'agissait de variables faisant intervenir le jugement et classées en catégories de façon très approximative<sup>80</sup>. » Donnons un exemple concret : pour appliquer la plupart des techniques mentionnées ci-dessus, il faut disposer de séries de données pouvant être traitées statistiquement. Si le matériau de base n'est pas déjà exprimé sous forme quantitative, on doit donc attribuer une valeur numérique aux mots ou événements selon une échelle constante. Certains décident alors que, dans une catégorie donnée, tous les faits sont numériquement équivalents — sans tenir compte de la date, du public, du contexte ni de l'émetteur. Dans le cas des analyses plus fines, des juges sont appelés à classer les faits par ordre d'intensité; on donne une valeur numérique aux diverses gradations de l'échelle, de sorte qu'une série ordinale devient une série cardinale. Les séries de données ainsi obtenues peuvent ensuite être analysées de différentes manières. Cette procédure fondamentale soulève une objection décisive : elle présuppose en effet que les actes, les communications et les événements sont objectivement comparables et que tel ou tel message ou événement a la même signification ou la même portée — sur l'échelle, c'est-à-dire en valeur numérique — quel que soit le moment où il se situe. Autrement dit, chaque événement pourrait être rangé dans une catégorie précise.

Mais en réalité, il n'en est rien : les mots n'ont pas de signification unique ou constante; chacun les interprète différemment et leur sens varie en fonction du contexte instrumental. La signification des actes dépend de la situation et varie en fonction des jugements de valeur. Comment comparer la destruction d'un avion libyen au-dessus du Sinaï, qui a causé la mort de plus de cent personnes, avec le raid des Israéliens sur Beyrouth, au cours duquel trois chefs du Fatah ont été tués ? Faut-il considérer l'intention, le nombre des victimes, les répercussions politiques, l'effet objectif ? Et dans quelle catégorie ranger les « faits » ? Parmi les « actes de violence », les « invasions », les « assassinats » les « menaces » (pour n'utiliser que les termes les plus neutres) ? Faut-il demander à des arbitres d'en décider ? Où trouver des esprits non prévenus ? Les jugements prononcés par de tels arbitres ne sont pas objectifs; si l'on fait l'agrégat, puis la moyenne de ces jugements, on ne les rend pas plus exacts pour autant, on les réduit simplement à leur plus petit commun dénominateur.

Ayant du mal à manipuler les données « subjectives », les chercheurs sont tentés de s'en remettre aux données « objectives » — chiffres des pertes, statistiques démographiques, etc. — en espérant qu'elles dévoileront la vérité sous-jacente. Malheureusement, on n'échappe pas à la complexité réelle du sujet en mettant l'accent sur les éléments mesurables plutôt que sur les éléments significatifs et en simplifiant les problèmes à outrance du fait qu'on les réduit à leurs aspects quantifiables. Dans une critique des travaux de Karl Deutsch, Hoffman écrit : « Le commerce extérieur est le commerce extérieur, et quand on mesure le commerce extérieur de façon précise, on ne mesure rien d'autre de façon précise, à moins d'expliquer pourquoi l'assimilation est valable<sup>61</sup>. » Mesurer le mesurable — les exemples fournis ci-dessus l'ont montré — c'est aboutir à des truismes. Parfois aussi cela conduit à des constatations dépourvues de tout intérêt, comme celles du chercheur qui a dénombré les interventions des délégués à la tribune des Nations Unies<sup>62</sup>, ou de celui qui s'est employé à évaluer le prestige international des différents pays en recensant les missions diplomatiques accréditées auprès de chacun d'eux (l'Espagne venait en tête)<sup>63</sup>, ou encore celui qui, ayant trouvé dans le *New York times* plus de mentions de manifestations politiques organisées en Israël que dans aucun autre État du Moyen-Orient, en concluait que la politique extérieure israélienne était affaiblie par l'« instabilité gouvernementale »<sup>64</sup>. Mesurer est devenu, semble-t-il, une fin en soi. Plus déplorable encore est l'attitude de ceux pour qui tout ce qui ne se mesure pas est insignifiant. « Jusqu'à preuve du contraire, rien ne permet de penser — écrit Finnegan dans un plaidoyer en faveur de la 'science' — que les valeurs et les idéologies influencent davantage les comportements politiques que n'importe quelle autre variable<sup>65</sup>. » Et selon quels critères devra-t-on fournir la preuve du contraire ? S'en remettre uniquement à la quantification, c'est débouter le plaideur avant même de l'entendre.

Si les chercheurs font tant de cas de la quantification, c'est notamment parce qu'ils croient y voir le moyen de formuler des « prévisions statistiquement

fiables », ce qui, à leurs yeux, doit être l'un des objectifs du politologue<sup>66</sup>. Or il y a de bonnes raisons de penser qu'appliquer cette méthode aux relations internationales ne permet justement pas de formuler de telles prévisions. Le statisticien cherche des explications fondées sur des tendances mises en évidence par l'étude du grand nombre et ces explications ont valeur de probabilité. Mais la probabilité est le propre des grands nombres — et non des cas particuliers. On ne saurait tirer d'explications reposant sur les tendances statistiques des « prévisions statistiquement fiables » relatives aux cas particuliers. S'il est établi qu'il existe une corrélation entre la consommation du tabac et le cancer du poumon, cela ne veut pas dire que tel ou tel fumeur sera un jour atteint d'un cancer du poumon. Ainsi, en démographie et en médecine, des tendances statistiques décelées par l'observation d'un grand nombre de sujets peuvent servir à prédire des tendances concernant un grand nombre d'autres sujets. Au contraire, dans l'étude des relations internationales, quelle que soit la manière dont nous déterminons les tendances, nous aurons, en général, à prédire la probabilité d'un événement unique. Cela ne signifie pas qu'il est interdit au politologue de faire des prévisions, et tout porte à croire qu'une prévision est plus valable si elle se fonde sur des connaissances plutôt que sur l'ignorance. Mais, selon nous, ces prévisions ne peuvent jamais devenir statistiquement fiables, et les méthodes non quantitatives sont parfaitement capables d'atteindre le même niveau minime de certitude.

En outre, il n'y a aucune raison de considérer la possibilité de la prédiction comme l'un des critères de la méthode scientifique. Kaplan souligne que « surtout en matière de sciences du comportement, il nous arrive souvent de connaître les facteurs nécessaires, mais non les facteurs suffisants pour qu'un événement se produise »<sup>67</sup>. Nous parvenons dans certains cas à expliquer les origines d'une névrose infantile ou les causes d'un accident de voiture : cela ne signifie pas que de ces antécédents devaient nécessairement s'ensuivre de tels conséquents. Aucun psychologue, aucun sociologue n'affirme pouvoir prédire le particulier — pourquoi le politologue aurait-il cette prétention ?

Un dernier point. La plupart des méthodes prises en considération ci-dessus ont servi — entre autres choses — à rechercher les causes des guerres ou des conflits. A l'aide de l'analyse des attributs, Choucri et North justifient l'hypothèse selon laquelle les guerres sont dues en grande partie à des facteurs généraux comme la compétition qu'engendre la pression démographique. Divers chercheurs se servent d'analyse des événements et des interactions pour conclure que le comportement d'un État donné en matière de conflits s'explique par celui que son adversaire a adopté à son égard dans le même domaine. A la lumière de l'analyse de contenu, Zinnes confirme son hypothèse selon laquelle un acteur percevant une certaine hostilité manifeste à son tour de l'hostilité. Il n'y a rien là pour nous surprendre — et comment pourrait-il en être autrement ? Aucune de ces techniques ne permet de vérifier des hypothèses autres que celles qui ont été élaborées à l'avance et rendues opérationnelles, si bien que toute surprise est exclue. La

première fournit au problème une réponse à long terme, la deuxième, une réponse à moyen terme et la troisième une réponse à court terme. Mais n'est-il pas évident qu'une analyse équilibrée des causes de la guerre et des conflits qui ne serait pas entravée par des questions de méthode, devrait tenir simultanément compte des trois éléments ? On ne saurait fractionner la réalité en morceaux de cette façon. Et nous en arrivons ainsi à l'historien, qui a justement pour mission d'intégrer les différents niveaux d'explication fournis par des approches et des perspectives diverses et d'apprécier leur importance relative. C'est à lui qu'est dévolu le rôle irremplaçable et unique de formuler un jugement historique<sup>68</sup>.

Comment inclure l'approche historique dans l'étude des relations internationales sans renoncer aux deux objectifs inséparables que nous avons mentionnés au début — à savoir formuler une théorie explicative et axer les recherches sur les récurrences plutôt que sur les cas particuliers ? La méthode que nous proposons ici prendrait pour point de départ les suggestions théoriques présentées ces dernières années, mais au lieu de vérifier les hypothèses par des méthodes quantitatives, on soumettrait les théories et les problèmes à une analyse comparative grâce à des études de cas historiques en faisant appel aux techniques statistiques sur les points appropriés.

Plusieurs auteurs ont déjà utilisé ce que Mueller appelle la méthode de l'« histoire systématique ». Huntington s'est servi d'études de cas historiques en vue de définir les liens entre la course aux armements et la guerre<sup>69</sup>. Russett a étudié dix-sept cas de dissuasion efficace ou non, observés entre 1935 et 1961, pour chercher à établir ce qui rend un engagement crédible<sup>70</sup>. Dowty a fait des recherches sur le rôle que les garanties jouent traditionnellement dans le domaine de la politique internationale et sur les conditions de leur validité<sup>71</sup>. Il a également comparé des systèmes internationaux existant à différentes époques et il en a conclu — chose intéressante — que le comportement des États en ce qui concerne les conflits dépend non de la logique du système, mais de celle de l'interaction stratégique<sup>72</sup>. Friedländer et Cohen ont examiné le comportement de quatorze décideurs réputés pour leur intransigeance afin de déterminer si l'on peut raisonnablement parler d'une typologie des « faucons » en matière de relations internationales et, dans l'affirmative, si ce type est caractérisé par des traits et un arrière-plan communs<sup>73</sup>. Tous ces travaux présentent notamment l'importante particularité suivante : ils visent à répondre à des questions et non à vérifier des hypothèses. Contrairement aux techniques quantitatives, la méthode historique ne fabrique pas de données, elle les analyse ; c'est la question posée qui détermine les matériaux à examiner, et non l'inverse<sup>74</sup>. Cela offre deux avantages. Tout d'abord, on n'est pas amené à fractionner le sujet de manière inutile et arbitraire. Certains chercheurs, par exemple, confrontés avec une distinction analytique entre politique intérieure et politique extérieure (distinction résultant uniquement des techniques d'analyse employées) ont inventé le concept de *linkage politics* en vue de coordonner les deux. Mais il est tout à fait superflu de créer artificiellement un nouveau sujet pour

expliquer l'influence des facteurs internes sur les comportements externes. La méthode historique permet de prendre ces facteurs en considération uniquement quand ils semblent en rapport avec le problème étudié. En second lieu, l'historien examine chaque phénomène dans son contexte historique. De ce fait, il tient compte de la complexité du processus ou de l'organisme à analyser et il admet qu'il est bon d'envisager l'incidence de multiples circonstances concomitantes sur son fonctionnement ou son développement. C'est là essentiellement ce qu'on entend par « étude de cas historique » — et qui est analogue à ce que les anthropologues, par exemple, appellent « la recherche sur le terrain ».

L'analyse comparative est pour les spécialistes des sciences sociales une technique ancienne d'une valeur reconnue; en un sens, c'est la seule méthode possible si l'on veut que la théorie échappe à l'emprise du particulier et acquière une portée suffisante pour permettre la compréhension des structures et des processus sous-jacents. Radcliffe-Brown conclut un plaidoyer en faveur de la méthode comparative dans le domaine de l'anthropologie sociale en soulignant qu'il est possible, grâce à ce mode d'approche, de passer du particulier au général, et du général au plus général, avec l'espoir d'arriver à l'universel, à des caractéristiques qui se retrouvent sous différentes formes dans toutes les sociétés humaines<sup>75</sup>. La première condition à remplir pour appliquer la méthode comparative, c'est d'établir une classification précise et significative, échappant aux déterminismes culturels. Sjöberg indique qu'il est nécessaire « d'adopter certains repères invariants » ou des « catégories universelles » qui ne soient pas le simple reflet des valeurs culturelles propres à tel ou tel système social. Seule l'utilisation de ces repères permet en effet de vérifier diverses hypothèses dans un contexte interculturel<sup>76</sup>. Il importe de signaler aussi un autre avantage général qu'offre la méthode comparative : elle fournit le moyen de soumettre à une analyse scientifique des données historiques relatives à des cas trop peu nombreux pour se prêter à une manipulation statistique<sup>77</sup>. Cela est particulièrement utile en ce qui concerne l'étude des relations internationales qui a souvent pour objet des phénomènes peu fréquents ou au sujet desquels nous ne possédons des renseignements adéquats que dans un nombre limité de cas.

Si l'approche que nous décrivons emprunte à l'histoire et sa documentation et les techniques dont elle se sert pour traiter la documentation, il subsiste cependant des différences sensibles entre notre objectif et celui de l'historien. Il arrive que celui-ci cherche à formuler des observations générales à propos de notions telles que l'impérialisme ou le régime foncier, mais il se cantonne le plus souvent à une période, une région ou une culture données. Il ne s'emploie pas à présenter des conclusions d'ensemble à propos des caractéristiques « structurales », des relations et du comportement humains non liés à un contexte historique particulier. Et surtout, il ne se préoccupe pas de vérifier ou d'édifier une théorie — ce qui peut être considéré comme l'objectif principal des comparaisons<sup>78</sup>. Traditionnellement, les historiens estiment que « la seule chose que nous apprenne l'histoire, c'est qu'il n'y a rien à apprendre d'elle ». Mais cela dépend de la façon dont on l'aborde; si



l'on y voit un enchaînement d'événements complexes et uniques, alors aucun événement ne se répétera ; si au contraire on la conçoit comme un laboratoire du comportement humain, elle fournit aux théoriciens de multiples occasions de généraliser.

Traitant du rôle de l'analyse comparative en sociologie, Eisenstadt rappelle qu'elle a été utilisée pour des recherches menées à tous les niveaux : études de la personnalité individuelle, études des organisations et des institutions ou études d'ensemble des sociétés<sup>79</sup>. Dans le domaine des relations internationales, il existe toutefois un échelon supplémentaire : le niveau systémique ou niveau international. C'est peut-être au niveau du sous-système que la technique de l'analyse comparative est le plus facile à employer, dans les études portant sur l'individu, le groupe des décideurs ou l'État-acteur : en effet, c'est là que les variables et les concepts pertinents peuvent être définis avec le plus de netteté ; au niveau systémique, il devient malaisé d'identifier ces « repères invariants » qui sont, comme nous l'avons déjà indiqué, indispensables aux comparaisons entre divers exemples. Néanmoins, il serait dommage de négliger la dimension systémique, car beaucoup de questions intéressantes se posent à ce niveau<sup>80</sup>. Peut-être pourrait-on, par exemple, appliquer à la transformation des systèmes les théories relatives aux changements de paradigmes dans les sciences<sup>81</sup>. Il est à espérer que les difficultés de définition pourraient être surmontées à condition d'y apporter assez de soin et de ne pas oublier que les valeurs et les concepts fondamentaux peuvent se modifier radicalement avec le temps.

La méthode historique demande un examen critique et méticuleux des données disponibles, la vérification des sources, une sélection et une synthèse. Tout cela exige de la souplesse d'esprit et du discernement. Si l'on traite de sujets en rapportant l'interaction complexe des processus politiques, c'est la seule approche possible. L'historien sait que la réalité n'est pas toujours conforme aux apparences, qu'un événement ne peut être interprété hors de son contexte, que les messages sont émis à tel ou tel moment et à l'intention de tel ou tel public, que les choses évidentes sont parfois passées sous silence, que les affirmations peuvent être mensongères. Seules l'analyse et la comparaison laborieuses des faits tels qu'ils ressortent de l'étude de l'ensemble des sources historiques permettent d'avancer des conclusions sur divers aspects du processus politique ou du comportement de ceux qui y participent. Aucun procédé ne permet de se dispenser d'évaluer ce qui est important et ce qui ne l'est pas ; et rien ne remplace un jugement exercé. Il convient de rappeler enfin que les méthodes quantitatives, comme nous l'avons dit, excluent l'imprévu : elles se bornent à vérifier des propositions déjà formulées. Pour sa part, l'historien mis en face des documents relatifs à un événement donné est tenu de rapporter fidèlement ce qui s'est passé et d'en indiquer les causes, aussi absurdes ou imprévues que paraissent les conclusions auxquelles il aboutit. Il ne se contente pas de confirmer ce qu'il soupçonnait déjà. Or la science consiste aussi — il est permis de le penser — à faire des découvertes.

*[Traduit de l'anglais]*

## Notes

- <sup>1</sup> Sur ce débat, voir K. Knorr et J. N. Rosenau (dir. publ.), *Contending approaches to international politics*, Princeton, Princeton University Press, 1969, 297 p.
- <sup>2</sup> *Ibid.*, p. 5.
- <sup>3</sup> « Le seul exemple de Darwin suffit à réfuter une telle hypothèse. » W. G. Runciman, *Social science and political theory* (2<sup>e</sup> éd.), p. 5, Cambridge, Cambridge University Press, 1969.
- <sup>4</sup> K. Deutsch, « The coming crisis of cross-national and international research in the United States », *American Council of Learned Societies Newsletter*, 19 avril 1968, p. 1-7.
- <sup>5</sup> Par « théorie », nous entendons ici précisément « un ensemble intégré de lois interprétatives ou de généralisations permettant d'expliquer les données disponibles dans tel ou tel domaine de façon cohérente et systématique. Une théorie peut donner naissance à des hypothèses, des explications et des lois nouvelles, aussi bien qu'intégrer des explications et des lois existantes ». G. K. Roberts, *A dictionary of political analysis*, p. 213, Londres, Longman, 1971.
- <sup>6</sup> Ce paragraphe s'inspire des observations formulées par O. R. Young, sous le titre « The perils of Odysseus: On constructing theories of international relations », dans l'ouvrage de R. Tanter et R. H. Ullman, *Theory and policy in international relations*, p. 179-203, Princeton, Princeton University Press, 1972. Morgenthau et Aron, pour ne parler que d'eux, ont édifié de « grandes théories » (il serait peut-être préférable de dire des « philosophies ») sur la nature des relations internationales, mais ils n'ont pas cherché à expliquer en détail certains types de comportement.
- <sup>7</sup> Voir R. C. Snyder et al., *Foreign policy decision making*, New York, The Free Press, 1962, vii+274 p. M. Brecher, « A framework for research on foreign policy behaviour », *Journal of conflict resolution*, XIII:1, mars 1969, p. 75-101.
- <sup>8</sup> L. F. Richardson, *Arms and insecurity*, Londres, Stevens, 1960, xxv+307 p. Cet ouvrage a été utilement analysé par Anatol Rapoport, dans un article intitulé « Lewis F. Richardson's mathematical theory of war », dans : *Journal of conflict resolution*, 1:3, sept. 1957, p. 249-299.
- <sup>9</sup> Un aperçu de la théorie des jeux figure dans l'ouvrage de R. D. Luce et H. Raiffa, *Games and decisions*, New York, J. Wiley, 1957, 307 p. Cette théorie a fourni un modèle opératoire pour l'étude des conflits au moyen d'expériences dirigées faites en laboratoire. De nombreux travaux ont été consacrés à l'influence de divers aspects de la personnalité ou des attitudes sur le comportement des joueurs. Voir K. W. Terhune, « The effects of personality in cooperation and conflict », dans : P. Swingle (dir. publ.), *The structure of conflict*, p. 194-234, New York, Academic Press, 1970.
- <sup>10</sup> Voir G. H. Snyder, « 'Prisoner's dilemma' and 'Chicken' models in international politics », *International studies quarterly*, XV:1, May 1971, p. 66-103.
- <sup>11</sup> Young (1972), *op. cit.*, p. 195.
- <sup>12</sup> C. A. McClelland, « On the fourth wave: past and future in the study of international systems », dans : J. N. Rosenau et al. (dir. publ.), *The analysis of international politics*, p. 11, New York, The Free Press, 1972. Sur le même sujet, voir K. J. Holsti, « Retreat from utopia: international relations theory, 1945-1970 », *Canadian journal of political science*, IV:2, juin 1971, p. 172.
- <sup>13</sup> Il va sans dire que cette classification n'est pas exhaustive. Mueller ajouterait les simulations et les expériences de laboratoire, ainsi que l'analyse des scrutins. J. E. Mueller (dir. publ.), *Approaches to measurement in international relations*, New York, Appleton-Century-Crofts, 1969, 311 p. Nous avons exclu les simulations parce que, s'il est vrai qu'il s'agit là d'un procédé heuristique dont la valeur est bien établie et qui peut même quelquefois donner naissance à des hypothèses vérifiables, il ne peut jamais à lui seul infirmer ou confirmer des hypothèses sur le monde réel. L'analyse des scrutins qui permet d'étudier divers aspects du comportement des votants dans les assemblées législatives, peut être employée dans le cas des organismes des Nations Unies, mais pour le reste elle n'a qu'un intérêt mineur.
- <sup>14</sup> J. D. Singer, « The 'correlates of war' Project: Interim report and rationale », *World politics*, XXIV:2, janvier 1972, p. 243-270. Cet article contient une bibliographie des nombreuses recherches antérieures faites par Singer et ses collaborateurs sur le même sujet.
- <sup>15</sup> N. Choucri et R. C. North, « Dynamics of international conflict: some policy implications of population, resources and technology », dans : Tanter et Ullman (1972), *op. cit.*, p. 80-122.
- <sup>16</sup> Cette technique est expliquée en détail par R. J. Rummel, « Understanding factor analysis », *Journal of conflict resolution*, XI:4, déc. 1967, p. 444-480.

Notes (suite)

- <sup>17</sup> R. Tanter, « Dimensions of conflict behaviour within and between nations 1958-1960 », *Journal of conflict resolution*, X:1, mars 1966, p. 41-64.
- <sup>18</sup> R. J. Rummel, « The relationship between national attributes and foreign conflict behaviour », dans : J. D. Singer (dir. publ.), *Quantitative international politics*, p. 187-214, New York, The Free Press, 1968.
- <sup>19</sup> D'autres chercheurs ont utilisé l'analyse factorielle pour étudier les corrélats du comportement en matière de conflits intérieurs : c'est le cas de I. K. et R. L. Feierabend, « Aggressive behaviour within politics, 1948-1962 », *Journal of conflict resolution*, X:3, sept. 1966, p. 250-271. Rummel s'est efforcé d'identifier les principales structures des attributs et du comportement des États dans le cadre de son projet de recherche intitulé « Dimensionality of nations ». Voir, entre autres, R. J. Rummel, « Dimensions of conflict behaviour within nations, 1946-1959 », *Journal of conflict resolution*, X:1, mars 1966, p. 65-73 ; *The dimensions of nations*, Londres et Beverly Hills, Sage Publications, 1972, 512 p. Un aperçu d'ensemble des publications relatives aux causes des conflits armés figure dans l'ouvrage de A. Dowty et R. Kochan, « Recurrent patterns in the history of international violence: the constraints of the past on the future of violence », dans : J. D. Ben-Dak (dir. publ.), *The future of collective violence: societal and international perspectives*, Lund, Studentlitteratur (à paraître).
- <sup>20</sup> Dans ce domaine, la première publication importante a été l'ouvrage de K. W. Deutsch et al., *Political community and the North Atlantic Area*, Princeton, Princeton University Press, 1957, xiii+228 p.
- <sup>21</sup> K. W. Deutsch et al., *France, Germany and the Western Alliance: a study of elite attitudes on European integration and world politics*, p. 218, New York, C. Scribner's Sons, 1967. On trouvera un bref exposé de la position de Deutsch en ce qui concerne la recherche, la vérification des hypothèses par référence à des données « objectives » comme le PNB, la population, le taux d'alphabétisation, la diffusion de la presse, la participation électorale, l'apport calorique, le taux de mortalité, etc., dans K. W. Deutsch, « Toward an inventory of basic trends in comparative and international politics », *American political science review*, LIV:1, mars 1960, p. 34-58.
- <sup>22</sup> E. B. Haas et P. C. Schmitter, « Economics and differential patterns of political integration: projection about unity in Latin America », *International organization*, XVIII:4, aut. 1964, p. 705-737. Dans une étude plus tardive « The operationalization of some variables related to regional integration », *International organization*, XXIII:1, hiver 1969, p. 150-160. M. Barrera et E. B. Haas s'efforcent de pondérer et de rendre opérationnelles les variables proposées.
- <sup>23</sup> B. M. Russett, *International regions and the international system*, Chicago, Rand, McNally and Co., 1967, 252 p.
- <sup>24</sup> Singer (1972), *op. cit.*, p. 248.
- <sup>25</sup> Choucri et North (1972), *op. cit.*, p. 86.
- <sup>26</sup> On trouvera une illustration frappante de l'ambiguïté des coefficients de corrélation dans « Improving data analysis in political science », de E. R. Tuftes, dans : *World politics*, XXI:4, juillet 1969, p. 641-654.
- <sup>27</sup> A ce sujet, voir A. L. Burns, « Quantitative approaches to international politics », dans : M. A. Kaplan (dir. publ.), *New approaches to international relations*, p. 170-201, New York, St. Martins Press, 1968.
- <sup>28</sup> J. D. Singer et M. Small, *The wages of war 1816-1965: a statistical handbook*, p. 5, New York, Wiley, 1972.
- <sup>29</sup> Rummel (1967), *op. cit.*, p. 453.
- <sup>30</sup> R. J. Rummel, « Dimensions of foreign and domestic conflict behavior: a review of empirical findings », dans : D. G. Pruitt et R. C. Snyder (dir. publ.), *Theory and research on the causes of war*, p. 223, Englewood Cliffs, Prentice-Hall, 1969.
- <sup>31</sup> Mueller (1969), *op. cit.*, p. 310, 311.
- <sup>32</sup> Rummel (1967), *op. cit.*, p. 453.
- <sup>33</sup> O. R. Young, « Professor Russett: industrious tailor to a naked emperor », *World politics*, XXX:3, avril 1969, p. 486-511. On trouvera des critiques analogues dans D. A. Zinnes, « An introduction to the behavioral approach: a review », *Journal of conflict resolution*, XII:2, juin 1968, p. 258-266 ; et dans : R. Burrowes, « Theory si, data no. A decade of cross-national political research », *World politics*, XXV:1, oct. 1972, p. 120-144.
- <sup>34</sup> C. A. McClelland et A. Ancoli, « An interaction survey in the Middle East », 1970, 20 p. (Multigraphié.) McClelland a d'abord étudié les crises de Berlin : « Access to Berlin: The quantity and variety of events, 1948-1963 », dans : Singer (1968), *op. cit.*, p. 159-186. Il a aussi comparé les crises de Berlin et de

## Notes (suite)

- Quemoy à l'aide de la même méthode sous le titre « Action structures and communications in two international crises: Quemoy and Berlin », dans : J. N. Rosenau (dir. publ.), *International politics and foreign policy* (éd. rév.), p. 473-482, New York, The Free Press, 1969.
- <sup>35</sup> C'est nous qui soulignons. L'expression signifie simplement : « la guerre ».
- <sup>36</sup> J. Wakenfeld et al. « Conflict interactions in the Middle East, 1949-1967 », *Journal of conflict resolution*, XVI:2, juin 1972, p. 135-154.
- <sup>37</sup> Parmi les autres travaux s'inspirant de cette méthode, on peut citer : R. Tanter, « International system and foreign policy approaches: implications for conflict modelling and management », dans : Tanter et Ullman (1972), *op. cit.*, p. 7-39 ; B. M. Blechman, « The impact of Israel's reprisals on behavior of the bordering Arab Nations directed at Israël », *Journal of conflict resolution*, XVI:2, juin 1972, p. 155-181.
- <sup>38</sup> Burrowes (1972), *op. cit.*, p. 133.
- <sup>39</sup> Burns (1968), *op. cit.*, p. 170.
- <sup>40</sup> McClelland (1969), *op. cit.*, p. 478.
- <sup>41</sup> R. Jervis, « The costs of the scientific study of politics », *International studies quarterly*, XI:4, déc. 1967, p. 367.
- <sup>42</sup> L'ouvrage de base concernant cette méthode est celui de R. C. North et al., *Content analysis*, Evanston, Northwestern University Press, 1963, xx+182 p.
- <sup>43</sup> D. A. Zinnes et al., « Capability, threat and the outbreak of war », dans : J. N. Rosenau, *International politics and foreign policy* (1<sup>re</sup> éd.), p. 469-482, New York, The Free Press, 1961.
- <sup>44</sup> O. R. Holsti et R. C. North, « The history of human conflict », dans : E. B. McNeil (dir. publ.), *The nature of human conflict*, p. 155-171, Englewood Cliffs, Prentice-Hall, 1965.
- <sup>45</sup> D. A. Zinnes, « The expression and perception of hostility in prewar crisis : 1914 », dans : Singer (1968), *op. cit.*, p. 85-119.
- <sup>46</sup> R. C. North et al., « Some empirical data on the conflict spiral », *Peace research society (international) papers*, I, 1954, p. 1-14.
- <sup>47</sup> O. R. Holsti et al., « Perception and action in the 1914 crisis », dans : Singer (1968), *op. cit.*, p. 123-158.
- <sup>48</sup> O. R. Holsti et al., « Measuring affect and action in international relations models: empirical materials from the 1962 Cuban crisis », *Peace research society (international) papers*, II, 1965, p. 170-190.
- <sup>49</sup> O. R. Holsti et al., « The management of international crises : affect and action in American-Soviet relations », dans : D. G. Pruitt et R. C. Snyder (dir. publ.), *Theory and research on the causes of war*, p. 62-79, Englewood Cliffs, Prentice-Hall, 1969.
- <sup>50</sup> Jervis (1967), *op. cit.*
- <sup>51</sup> Mueller (1969), *op. cit.*, p. 220-224.
- <sup>52</sup> A. L. George, *Propaganda analysis*, Evanston, Row, Peterson and Co., 1959, xxii+287 p.
- <sup>53</sup> N. Chomsky, « A review of B. F. Skinner's *Verbal Behavior* », *Language*, XXXV:1, 1959, p. 27.
- <sup>54</sup> On trouvera d'utiles analyses de ce style plus modeste dans les publications suivantes : I. Abu-Lughod, « International news in the Arabic press: a comparative content analysis », *Public opinion quarterly*, 26:4, hiver 1962, p. 600-612 ; A. Coddington, « Policies advocated in conflict situations by British newspaper », *Journal of peace research*, II, 1965, p. 398-404 ; B. Ohlstrom, « Information and propaganda: a content analysis of editorials in four Swedish daily newspaper », *Journal of peace research*, III, 1966, p. 75-88 ; J. C. Stein, « A content analysis of Krishna Menon's view of the world », dans : M. Brecher, *India and world politics*, p. 337-371, Londres, Oxford, University Press, 1968 ; M. Brecher, *The foreign policy system of Israel*, p. 591-613, Londres, Oxford, University Press, 1972.
- <sup>55</sup> O. R. Holsti, « Cognitive dynamics and images of the enemy », dans : D. J. Finlay et al., *Enemies in politics*, p. 25-96, Chicago, Rand, McNally and Co., 1967.
- <sup>56</sup> O. R. Holsti, « The operational code », approach to the study of political leaders: John Foster Dulles Philosophical and Instrumental Beliefs, *Canadian journal of political science*, III:1, mars 1970, p. 123-157.
- <sup>57</sup> Un aperçu d'ensemble des sondages d'opinion sur les sujets qui concernent la guerre et la paix figure dans l'ouvrage de W. Eckhardt et T. F. Lentz, « Factors of war/peace attitudes », *Peace research reviews*, I:5, oct. 1967, p. 1-115. On peut citer aussi deux recueils d'études : H. C. Kelman (dir. publ.), *International behavior*, New York, Holt, Rinehart et Winston, 1965, xiv+626 p. ; J. N. Rosenau, *Domestic sources of foreign policy*, New York, The Free Press, 1967, xiv+340 p.
- <sup>58</sup> Sur ce point, voir A. Etzioni, « Social-psychological aspects of international relations », dans : G. Lindzey et E. Aronson (dir. publ.), *The*

Notes (suite)

- handbook of social psychology (2<sup>e</sup> éd.), vol. 5, 1969 et M. B. Smith, « A psychologist's perspective on public opinion theory », *Public opinion quarterly*, XXXV:1, printemps 1971, p. 36-43.
- <sup>59</sup> R. Inglehart, « Public opinion and regional integration », *International organization*, XXIV:4, automne 1970, p. 764-795.
- <sup>60</sup> Burrowes (1972), *op. cit.*, p. 138.
- <sup>61</sup> S. Hoffman (dir. publ.), *Contemporary theory in international relations*, p. 374, New Jersey, Prentice-Hall, 1960.
- <sup>62</sup> C. F. Alger, « Interaction in a committee of the United Nations General Assembly », dans : Singer (1968), *op. cit.*, p. 51-84.
- <sup>63</sup> J. D. Singer et M. Small, « The composition and status ordering of the international system: 1815-1940 », *World politics*, XVIII:2, janv. 1966, p. 236-282.
- <sup>64</sup> Wakenfeld *et al.* (1972), *op. cit.*, p. 145.
- <sup>65</sup> R. B. Finnegan, « International relations: the disputed search for method », *The review of politics*, XXXIV:1, janv. 1972, p. 60.
- <sup>66</sup> J. D. Singer (dir. publ.), *Human behavior and international politics*, p. 4, Chicago, Rand, McNally, 1965.
- <sup>67</sup> A. Kaplan, *The conduct of inquiry*, p. 347, San Francisco, Chandler Publishing Co., 1964.
- <sup>68</sup> I. Berlin, « History and theory: the concept of scientific history », *History and theory*, 1:1, 1960, p. 13-16.
- <sup>69</sup> S. P. Huntington, « Arms races: prerequisites and results », dans : Mueller (1969), *op. cit.*, p. 15-33.
- <sup>70</sup> B. M. Russett, « The calculus of deterrence », *Journal of conflict resolution*, VII:2, juin 1963, p. 97-109. On a reproché à cet auteur de ne pas tenir compte du contexte historique : voir C. F. Fink, « More calculations about deterrence », *Journal of conflict resolution*, IX:1, mars 1965, p. 54-65.
- <sup>71</sup> A. Dowty, « The application of international guarantees to the Egypt-Israel conflict », *Journal of conflict resolution*, XVI:2, juin 1972, p. 253-267.
- <sup>72</sup> A. Dowty, « Conflict in war-potential politics: an approach to historical macroanalysis », *Peace research society (international) papers*, XIII, 1969, p. 85-103.
- <sup>73</sup> S. Friedländer et R. Cohen, « The personality correlates of 'defection' strategy in international conflict: an analysis of historical case studies », The Institute of International Relations, Jerusalem, compte rendu de recherches inédit, non publié, 1973.
- <sup>74</sup> Nous remercions John Tuma d'avoir clarifié ce point, ainsi que plusieurs autres.
- <sup>75</sup> A. Radcliffe-Brown, « A case for the comparative method », dans : A. Etzioni et F. Dubow, *Comparative perspectives: theories and methods*, p. 24, Boston, Little, Brown, 1970.
- <sup>76</sup> G. Sjöberg, « The comparative method in the social sciences », dans : *ibid.*, p. 26.
- <sup>77</sup> N. Smelser, « Notes on the methodology of comparative analysis of economic activity », *Social science information*, VI:2/3, avril-juin 1967, p. 16.
- <sup>78</sup> G. Payne, « Comparative sociology: some problems of theory and method », *British journal of sociology*, XXIV:1, mars 1973, p. 13.
- <sup>79</sup> S. N. Eisenstadt, « Social institutions: comparative study », *International encyclopedia of the social sciences*, vol. 14, p. 421-428, Macmillan and the Free Press, 1968.
- <sup>80</sup> Dès 1960, Stanley Hoffman (*op. cit.*, plus particulièrement p. 174-184) proposait de comparer le système international à différentes époques de l'histoire.
- <sup>81</sup> Dans un article récent, Hollinger préconise l'application aux problèmes historiques de la théorie de Kuhn relative aux révolutions scientifiques : D. A. Hollinger, « T. S. Kuhn's theory of science and its implications for history », *American historical review*, 78:2, avril 1973, p. 370-393. Il se réfère à T. S. Kuhn, *The structure of scientific revolutions* (2<sup>e</sup> éd.), Chicago, The University of Chicago Press, 1970, XII+210 p.